

Alain Monnier
**Je vous
raconterai**

roman

Ma fin s'engageait
à cet instant précis.



Flammation

Je vous raconterai

DU MÊME AUTEUR

- Signé Parpot*, Climats, 1994 ; Pocket, 2000.
Un amour de Parpot, Climats, 1996 ; Pocket, 2000.
Côté jardin, Climats, 1998 ; Pocket, 2002.
Les Ombres d'Hannah, Climats, 1999 ; Pocket, 2002.
L'Insoluble Problème de la présence sur terre, Climats, 2000.
Survivance, Climats, 2002
Parpot le bienheureux, Climats, 2004 ; Pocket, 2006.
Givrée, Flammarion, 2006.
Notre seconde vie, Flammarion, 2007.
Rivesaltes : Un camp en France, Éditions de la Louve, 2008.

Alain Monnier

Je vous raconterai

roman

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-2862-7

À Maryse et Juliette.

Vous qui parlez haut et fort, que savez-vous donc de la misère ?

De la misère de la rue, de la faim et du froid, qui commencent au matin et ne vous lâchent pas de la journée, jusqu'à ce que l'effroi de la nuit vous saisisse. Savez-vous que la peur est toujours là ? Celle d'un chien dressé pour attaquer, celle d'un voisin qui joue du couteau. Je suis sûr que vous vous dites en haussant les épaules qu'il suffit de s'éloigner, mais plus loin, il y a l'ivrogne qui menace de vous labourer le visage avec un tesson de bouteille, le barbare prêt à vous égorger pour vingt euros ou le sadique qui vous oblige à danser la gigue sur le rebord d'une fontaine glacée. Les gens comme il faut ne savent rien imaginer de tout cela. Dans la rue, on n'est jamais seul, les canailles et les brutes rôdent toujours, ce n'est pas de solitude dont on souffre, non, c'est du manque de refuge, de la cabane inviolable, parce qu'avoir un abri est aussi indispensable que manger, on ne peut pas

vivre sans. Vous levez les sourcils, n'est-ce pas ? Vous me prenez pour un fainéant, un parleur, une larve qui veut vous apitoyer... Des types comme moi, vous en avez entendu des dizaines. Il y en a plein les rames du métro, mais moi je n'ai jamais fait la manche, ni dans le métro ni ailleurs. C'est ainsi. De toute façon les propos de cette sorte vous ennuiant, et vous vous dites que ça ne peut pas vous arriver. La misère c'est pour les autres, pas pour vous. Vous êtes si bien installé dans votre petit boulot, avec des économies bien placées, et puis vous avez les pieds sur terre, vous savez ce que vous voulez, ce qui est important, de quoi demain sera fait. Il n'y a que les gens faibles sans volonté pour dégringoler aussi bas. Gardez votre mépris ! Vous faites partie de la Grande Loterie, comme tout le monde, et le numéro qui sort pour le cancer, l'accident ou la déchéance, sera forcément un jour le vôtre. Votre arrogance ne suffira pas à vous sauver. Vous haussez encore les épaules. Votre mépris reprend le dessus, et vous me détestez d'oser vous parler ainsi, vous n'aimez pas les donneurs de leçons, et encore moins ceux qui croupissent au fond des ruisseaux... Taisez-vous donc ! Vous ne savez pas qui je suis aujourd'hui. Vous ne savez pas qui se cache derrière le stylographe qui trace ces lignes. Si je parle de la rue, c'est parce que j'y suis tombé, c'est parce que j'y ai vécu... mais aussi parce que j'en suis sorti. Et moi je vous dis que si vous y glissez à votre tour, un jour prochain, vous ne saurez pas vous en sortir, parce que, dans la rue, les certitudes et les propos des raisonneurs ne servent à rien.

Écoutez donc mon histoire, écoutez-la, elle ne vous sera sans doute d'aucune utilité, mais elle pourrait vous donner un peu de l'humilité qui vous manque.

J'étais comme vous. J'avais un pavillon de banlieue, équipé et décoré, dans un quartier nouveau. Rien n'y manquait ! L'acte du notaire me donnait, à moi, cent vingt mètres carrés de notre planète, plus vingt mètres carrés de dépendance, et un jardin d'un are et demi. C'était écrit. À deux pas du centre commercial et de la gare RER. À une heure et quart de Paris où l'on ne se rendait jamais. Mon boulot était dans la commune voisine. Un boulot sûr, ouvrier dans une imprimerie qui tournait du feu de dieu, ouvrier du livre comme on disait dans les années soixante-dix. J'étais apprécié par mon patron, un brave type qui fut hélas mal noté par ses actionnaires. Des jean-foutre qui ne supportaient pas de voir le chiffre d'affaires augmenter et leur marge bénéficiaire stagner. Ils exigèrent une restructuration, c'est-à-dire la modernisation des machines et le licenciement de trente-cinq personnes. Je fis partie de cette charrette comme tous les salaires un peu élevés. Sans l'avoir vu venir... Cela aussi vous semble incroyable, n'est-ce pas ? Ne pas voir venir un licenciement alors qu'il doit y avoir mille indices annonceurs ! L'impression numérique, la disparition des journaux, et quoi d'autre, le coût exorbitant du recyclage des produits chimiques. Je ne veux pas discuter de cela avec vous. On ne voit pas s'affaisser le monde quand on glisse avec lui, dans le même mouvement, à la même allure. Vous verrez quand votre tour viendra.

Je n'avais pas fini de régler les traites du pavillon, il me manquait six ou sept ans. L'assurance que j'avais payée durant quinze ans se révéla inopérante dans mon cas particulier. Allez savoir pourquoi ! Je ne m'y étais jamais intéressé. Un an plus tard, le chômage m'était enlevé à cause des nouvelles règles et de mes refus concernant des places à deux heures de trajet de chez moi. Mes économies s'effritèrent. Je finis par me mettre chauffeur de taxi dans une compagnie parisienne, où en graissant la patte d'un chef de centre avec mes dernières économies, j'obtins un droit au volant. Trois semaines plus tard, je causai un grave accident. Le sort s'acharnait. Une vieille femme mourut, j'étais seul responsable, et je perdis ma place. Restait le salaire que l'État verse aux pauvres. Il ne suffisait pas à couvrir mes traites, et c'était normal. Ce n'était pas aux autres de payer mon pavillon. Je déteste aussi ce mot. « Pavillon » est une esbroufe. Dans le dictionnaire, on parle de « maison particulière » ou de « corps de bâtiment », toutes choses qui n'ont rien à voir. C'est tout juste un moyen de ne plus être au monde ! De se croire, porte claquée et verrou tiré, à l'abri de tout. Certains d'entre vous évoquent avec délectation leur cocon douillet. C'est à vomir. Il suffit d'arrêter cinq minutes la télévision, pour se rendre compte que tout cela est un leurre. L'écran plat ne nous protège de rien. Il n'existe aucun bouclier qui ne vole un jour en éclats et ne nous laisse démunis face à la violence du monde. Ne voyez pas d'amertume dans mes pensées. Quand j'étais dans la rue et que je passais le soir devant vos fenêtres éclairées, je n'éprouvais aucun regret. Aucune

nostalgie. Je ne vous enviais déjà plus. Parfois même, en vous voyant fermer votre porte, la mine triste, je vous plaignais. Je sais combien les cuisines et les chambres sont emplies de reproches incessants et de sourdes réprobations. Ma femme n'admettait pas notre lente descente. Elle m'en voulait de ne pas me bouger, de ne pas me battre, elle qui n'avait jamais travaillé de sa vie ne supportait pas le spectacle de ma soudaine léthargie. Elle me reprochait de lire à longueur de journée, mais n'abandonnait rien de son propre confort. Ni les réunions avec ses amies ni les heures chez son coiffeur. Il ne lui vint jamais à l'idée de chercher du travail. La vacuité m'ouvrait les yeux sur le ridicule de notre vie commune. Je me gardais cependant du moindre commentaire désobligeant. Simplement je n'avais plus envie de lutter pour ce gâchis. C'était ainsi.

Ce que je vous raconte là ne vous intéresse pas, je le sais. Les chutes ennuient, ce sont les ascensions et les remontées édifiantes qui passionnent. J'y viendrai, mais il ne faut pas sous-estimer les étranges états d'âme qui conduisent nos plus sévères dégringolades. Eux aussi sont importants. Mais n'ayez crainte, je vous épargnerai les descriptions méticuleuses, celles des traites impayées et des refus à répétition, celle de la saisie de ma voiture au moment où je me résignais à accepter un travail à cent kilomètres de chez moi... À vrai dire, je regardais cette triste chute avec soulagement. J'avais hâte d'en finir. Il me tardait que les huissiers se mettent à tout dépecer. Cette situation, tant redoutée durant des années, me délivrait soudain

de l'angoisse. Le pire était enfin là, et plus rien ne pouvait m'arriver. J'éprouvais même un contentement inconscient à échapper à ma femme qui se plaignait de ce qui ne marchait pas, et de ce qui marchait mais qu'il fallait absolument changer, de mes moindres écarts à la ligne officielle qu'elle seule avait décrétée et qu'elle maintenait avec une poigne de fer. À échapper à cette vie modèle que j'avais ardemment désirée, sans ne jamais entrevoir que le bonheur parfait est voisin de l'enfer... Le plus souvent je me réfugiais dans mes rêves et dans cette jolie aventure que j'avais eue, dix ans plus tôt, avec une collègue plus douce et plus amoureuse. Je l'avais sacrifiée par lâcheté à ma paix domestique. Pour rien. Jamais je ne m'étais remis d'avoir fait souffrir celle qui m'avait offert, pour la première fois, la sensation d'aimer... Comment avais-je pu la trahir ? La peur de perdre ma fille ? Coralie avait neuf ans, je l'adorais, j'aurais, et d'ailleurs j'avais, tout sacrifié pour elle.

Je concevais mal de passer les trente dernières années de ma vie dans ce pavillon, mais je n'avais aucune idée de ce qu'il en était de la rue. Puis la dépression est venue. Celle qui vous cloue au lit chaque matin et vous montre combien votre chute est inéluctable. L'enchaînement implacable, les lettres de relance, les lettres de menace, les coups de sonnette de l'huissier, et les policiers pour finir. Il aurait été possible de me défendre pour faire durer encore et encore, mais je n'en pouvais plus des sarcasmes et des colères de ma femme qui voyait notre déchéance s'installer inexorablement. Elle s'en est sortie grâce à

une association de femmes, elle a demandé le divorce, j'ai signé.

Par chance, au moment du naufrage, ma fille ne vivait plus à la maison, mais dans une petite ville du Jura, et cela, cela seulement, me consolait. Si elle avait été là, je m'y serais pris autrement, je n'aurais pas lâché avec cette délectation secrète qui confinait au soulagement. J'avais coupé les relations avec elle pour ne pas qu'elle me voie dans cet état. L'image du père invincible, généreux et droit, a été la seule qui m'ait jamais rendu fier. Que n'aurais-je fait pour la garder intacte ! C'était mon dernier orgueil, ma dernière façon de vouloir survivre en ce monde. J'avais exigé de ma femme qu'elle ne lui dise rien de nos difficultés, et elle avait tellement eu peur de mes réactions qu'elle m'avait pour une fois obéi. Sur la fin, elle avait dû déverser son torrent de fiel, mais j'avais déjà disparu dans le dédale de la ville, et Coralie n'a pas pu, si jamais elle a essayé, me retrouver.

Je ne vous raconterai pas les premiers temps. On a des stratégies, on croit que c'est facile, qu'on peut se planquer dans un coin, juste attendre. Mais non ! La violence est partout. La descente ne s'arrête jamais, il y a des hiérarchies nouvelles, des plus forts pour exploiter ou rançonner les plus faibles, et moins il y a de lois et de règles, plus la férocité est grande.

Les détails des bas-fonds ennui. Sachez seulement que je vivais le long du canal, dans un renfoncement humide, car je n'avais pas su garder le recoin douillet derrière le transformateur de la porte de

Pantin. J'en avais été chassé par des zonards d'Avignon rodés au baston, avec des chiens agressifs qui me faisaient peur.

J'allais souvent me réfugier dans un troquet de la rue de Nantes, du moins les premiers jours de chaque mois quand j'avais de quoi payer. Ensuite j'étais repoussé. Je ne leur en voulais pas. C'était ainsi. On n'est pas une succursale de l'Armée du Salut, me disait le patron, et après tout il avait raison.

Il y a des natures contemplatives qui s'accommo- dent du spectacle étal du canal, d'autres fouineuses qui passent leurs journées à trier les poubelles et à amasser d'illusoire richesses de détritrus, d'autres encore comme la mienne qui remâchent sans cesse l'histoire de leur vie et le fait d'être un homme. Ceux-là sont malheureux, car ils ressassent, et souvent même, à force de ressasser, ils se pleurent dessus. Ils ont tout le temps les yeux irrités, mais ils ne peuvent cesser, ils sont prisonniers d'eux-mêmes et vont, boi- tillant et brinquebalant, vers leur propre suicide. J'en ai connu plusieurs, enfin pas connu car ce ne sont pas des gens qui vous parlent, j'en ai deviné plusieurs, et tous, je dis bien tous, ont disparu. Plusieurs se sont suicidés, je les ai vus quand on les a repêchés, d'autres simplement ne sont plus apparus, mais il n'y a pas à s'y tromper, ils sont allés crever plus loin. À l'écart. J'en suis sûr, oui j'en étais sûr parce que j'étais comme eux, j'avais ce tempérament stupide à ressasser et à me cogner aux murs. Il ne faut pas si longtemps pour arriver au désir banal de ne plus être là, d'en finir, d'en sortir tranquillement. Être athée simplifie les

choses. Cette certitude qu'il n'y a rien après la mort. Ni paradis ni enfer, ni résurrection ni réincarnation. Qu'il est doux d'imaginer que tout ce fourbi peut vraiment finir ! Juste un immense et profond sommeil, sans tracasserie, sans peur. Dormir comme dans nos meilleures nuits où l'on ne se souvient de rien, ces nuits miraculeuses dont la chape du sommeil a été si lourde qu'elle nous a préservés des rêves stupides.

Moi aussi j'étais au bord du précipice. À plusieurs reprises je m'étais penché au-dessus de l'eau noire, avec fascination, mais je n'avais pas enjambé le parapet. Il me manquait encore quelques semaines de désespoir pour franchir l'ultime épreuve. Je savais aussi qu'il fallait boire, prendre des cachets qui assomment. J'ai entendu une fois un policier le dire alors qu'il remontait un pauvre bougre. Pour boire et avoir des cachets, il faut être en début de mois et avoir touché les subsides de l'État. Le salaire de la bonne conscience des habitants des pavillons. Votre impôt de solidarité !

J'étais à mon troquet de la rue de Nantes, au bout du comptoir, avec un verre de vin, le regard vide. C'était peut-être le bon soir. J'avais les cachets dans ma poche, je ne les avais pas encore pris. La salle était pleine d'individus, jeunes et vieux, semblables et misérables, tous marginaux, pauvres bougres égarés de la société des hommes, poussés par le froid de l'hiver. Il y avait aussi ce drôle de type qui me regardait étrangement depuis plusieurs jours. Un type avec un manteau d'alpaga, à fière allure, qui n'aurait pas dû être là. Il semblait un vautour à cause des mouvements saccadés de son cou. Plutôt que de bouger les yeux, il tournait la tête en direction de ce qu'il voulait regarder et, le plus souvent, c'était vers moi.

Cet homme n'avait pas sa place dans ce bar. La misère lui allait mal. Il était bien habillé, avec un costume sombre parfaitement coupé et son magnifique manteau jeté sur les épaules. Sa chemise blanche était serrée au col par une cravate violette brodée d'un drôle d'écusson, et cela déjà aurait suffi, avant même qu'on eût remarqué ses boutons de manchette, à

rendre sa présence incongrue. Il était dans la quarantaine avec un corps un peu enveloppé, mais surtout il était très grand. Certains soirs il portait un chapeau mou au large bord. Son visage était figé, comme taillé dans la pierre, avec une épaisse mèche blonde et des yeux bleu clair presque translucides. Peut-être était-ce pour cela qu'il semblait si inexpressif. Quand il venait au bar, il se tenait raide, toujours à la même place, jamais accoudé, les mains posées à plat sur le zinc. Par moments, son regard balayait la salle et venait se poser sur moi. J'avais alors la furieuse envie de partir, comme pour lui échapper, mais dehors il faisait froid, et je me contentais de baisser les yeux sur mon verre. Il n'avait jamais cherché à me parler, il m'observait simplement avec une sorte d'indifférence méprisante. En général il restait une demi-heure, puis il repartait sans avoir prononcé la moindre parole. Le patron d'habitude si brailleur et si querelleur semblait le craindre. Il lui servait des verres de vodka sans que l'autre ne lui adressât jamais la parole. Tout juste désignait-il son verre vide d'un bref mouvement de l'index. Les gens qui ne parlent pas, qui ne sourient pas, peuvent facilement avoir l'air cruel. Sans doute le sont-ils.

Nous étions le neuf janvier. Mon pécule pouvait me permettre de tenir quatre ou cinq jours, ensuite il me faudrait attendre le mois suivant pour avoir droit à quelques moments de réconfort. Sauf que cette fois j'avais les cachets. J'allais me délivrer. Bientôt. Ce soir ou demain. Ce ne serait finalement pas si pénible. On finit par se détacher de tout.

Lentement et inexorablement, on renonce aux petits plaisirs, aux satisfactions minimales, et quand on descend cette pente, il devient facile de partir sans trop de peine. Cela ou rien... Tout est si inutile. Jusqu'au renoncement final, voilà où j'en étais, au renoncement final avec ma boîte de médicaments et assez d'argent pour me saouler avec la quantité d'alcool qui donne le courage d'enjamber le parapet.

Je n'osais cependant pas sortir mes cachets et les avaler devant l'homme au manteau d'alpaga. Les clients et le patron n'y auraient rien vu, ou s'en seraient complètement désintéressés, mais cet individu était différent. Au fil des soirs, sans rien dire, il avait fini par peser sur mon âme. Il me dérangeait, ou du moins il troublait l'indifférence qui habituellement m'entourait. C'était comme s'il se préoccupait de moi, et cela me gênait. Il était de ces êtres qui mettent mal à l'aise sans raison, et dont la simple présence contraint et ruine la volonté de fuir. Je rêvai par deux fois de lui. Il était accoudé au comptoir et me désignait du doigt, il ne se passait rien d'autre, mais c'était déplaisant.

Ce soir-là, bizarrement, l'homme prit son verre et fit quelques pas pour venir se poster à mes côtés. Le patron en fut stupéfait mais se garda de le montrer. Il continua à bavarder avec ses clients tout en me surveillant du coin de l'œil. D'ailleurs le geste furtif de l'homme vers ma place ne lui échappa pas. Il s'empressa de poser un verre devant moi et de me verser une vodka bien tassée ce qu'il ne faisait jamais, car il en va ainsi des pauvres, on ne remplit jamais leur verre à ras bord. Je le pris d'un geste hésitant et

Voilà, il est l'heure de mettre mon manteau, et de descendre franchir l'ultime étape.

De ma fenêtre j'aperçois la rue de Nantes, noire de monde, comme les bords de l'Ourcq et aussi sans doute toutes les rues alentours. Nombre d'entre eux ont posé des bougies sur le parapet qui semble une arche illuminée, et maintenant j'en vois certains qui s'approchent pour le toucher avec vénération. Ils ne sont pas venus pour parier ou pour le plaisir pervers de me voir chuter comme ils le croient, non, ils sont venus pour le miracle. Parce qu'ils ont besoin, avant tout, du miracle.

Je vous raconterai.

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELJN000272.N001
Dépôt légal : août 2009